

L'ENTRAIDE, L'AUTRE LOI DE LA JUNGLE

INTERVENTION EN ASSEMBLÉE

PAR M. GAUTHIER CHAPELLE

Présentation de l'intervenant par Mgr Éric de Moulins-Beaufort

M. Gauthier Chapelle va nous rejoindre. Il nous vient de Namur, où il a travaillé pendant une dizaine d'années sur la biologie des crustacés polaires. Il a mené un certain nombre de campagnes en Antarctique, ce qui lui a donné une perception des menaces environnementales qui pèsent sur notre planète.

Il a cofondé en 2006, une ASBL – l'équivalent belge de nos associations loi 1901 – association sans but lucratif, pour promouvoir le biomimétisme en Europe. Il est l'auteur d'un certain nombre publications et donne des conférences.

Quelques titres, me semble-t-il, seront suffisamment évocateurs :

- *Une autre fin du monde est possible : vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, avec Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Seuil, 2018.
- *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, avec Pablo Servigne, éd. Les liens qui libèrent, 2017.
- *Le vivant comme modèle : la voie du bio-mimétisme*, avec Michèle Decoust, Albin Michel, 2015.

Je voudrais d'abord commencer par vous remercier de l'invitation, et vous dire bonjour à toutes et tous. Je viens en tant qu'homme d'abord, en tant qu'homme inquiet, c'est vraiment la première motivation et aussi dans une posture de lucidité.

Je fais partie du club des collapsologues et nous sommes souvent catalogués dans la case « catastrophistes ». Après trente ans de travail dans l'environnement, je ne me sens pas catastrophiste, je me sens juste lucide. J'aimerais bien pouvoir être autrement, mais voilà. Je ne fais pas cela tout seul : Pablo Servigne et moi sommes agronome et biologiste, Raphaël Stevens est économiste. Tous les trois, nous nous appelons des chercheurs interdépendants ; je vous laisse explorer tout ce qu'il y a derrière ce mot. Effectivement, c'est parti du premier livre écrit par Raphaël et Pablo, *Comment tout peut s'effondrer*. Ensuite j'ai écrit *Une autre fin du monde est possible*. Et le troisième, qui est très important pour aujourd'hui, c'est *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, qui va être mon point de départ pour le témoignage que je voudrais partager.

LA LOI DE LA JUNGLE

Ce qui nous vient spontanément à l'esprit, qui est véhiculé par notre culture, c'est la loi de la prédation et de la compétition, la loi du plus fort. Alors que nous, en tant que biologistes, nous en voyons une autre, tout aussi importante, se déployer, qui est celle de l'entraide. Et l'entraide qui, en biologie, apparaît sous la forme du mutualisme et des symbioses, n'est pas une anecdote. Elle est partout, depuis la nuit des temps, c'est-à-dire depuis l'apparition des bactéries, il y a 3,8 milliards d'années. Je ne veux pas entrer dans trop d'exemples, je voudrais au moins en donner un qui est très éclairant et qui est en même temps très important, qui nous permet de respirer tous les jours. Vous savez qu'on respire grâce à l'oxygène produit par les plantes. Ce que l'on sait moins, c'est que ces plantes travaillent à 90%

avec des champignons, dans une symbiose classique, qui est connue depuis un certain temps où la plante, un petit pin qui a germé, a en-dessous de ses aiguilles et de ses racines toute une auréole qu'on appelle le mycélium. C'est le corps du champignon, non pas le fruit, qui va récolter l'eau et les sels minéraux, en échange de quoi il bénéficiera des sucres produits par la plante. C'est une histoire connue depuis longtemps.

Ce que l'on sait moins – c'est une découverte récente faite par une femme – c'est qu'ensemble, les champignons et les arbres ont inventé les allocations familiales et la sécurité sociale ! Les allocations familiales parce qu'un même réseau de champignons va connecter les grands arbres, qui fonctionnent au maximum de leur potentiel, aux petits arbres qui sont en concurrence en-dessous, sous leur ombre et qui vont être nourris par les grands arbres, à travers le réseau de champignons. Et la sécurité sociale parce qu'un même réseau de champignons va connecter des arbres d'espèces différentes qui, suivant les conditions du moment, vont fonctionner de façon plus ou moins intense. Ceux qui sont en forme vont larguer leur surplus à ceux qui souffrent et inversement quand les conditions vont changer. Tout cela nous donne une autre vision de la loi de la jungle que les arbres et les champignons vivent ; ceux qui ont été retenus par l'évolution ont adopté cela : pour veiller sur ma santé, j'ai intérêt à travailler sur la santé des autres qui m'entourent, ce qui est effectivement assez inspirant. Cerise sur le gâteau, tout cela se fait sans ministre de la Santé, ni conseil d'administration et se gère en intelligence locale et néanmoins interconnecté. Il y a énormément d'autres exemples.

L'autre exemple de l'entraide entre espèces nous concerne tous, non seulement tous les humains qui sont ici, et qui venons chacun avec notre milliard de bactéries, dans nos intestins et ailleurs, mais tous les êtres multicellulaires en général, qui tous fonctionnent en symbiose avec les bactéries. Les bactéries,

on les connaît pour les maladies, mais il faut savoir qu'il y a seulement une espèce sur 10 000 qui donne des maladies. Cela laisse à toutes les autres le soin d'être des espèces qui nous accompagnent ou qui nous aident dans de très nombreux cas.

L'ENTRAIDE À L'INTÉRIEUR DES ESPÈCES

Cela va nous ramener assez vite aux humains. Je passe sur les insectes sociaux, les fourmis, les abeilles et j'en viens tout de suite à l'espèce encore plus sociale que les autres, l'espèce humaine. Nous sommes des mammifères sociaux, hyper-sociaux même, malgré ce que nous raconte, encore une fois, notre culture dominante actuelle, qui ne fait que chanter la compétition. Nous sommes experts en coopération, nous coopérons tous les jours, de façon silencieuse et spontanée sans trop nous en rendre compte, comme le montrent les exemples du quotidien. Nous le faisons avec des millions d'individus qui ne se connaissent pas. Pensez à n'importe quel objet complexe, comme un téléphone portable ou un ordinateur : des centaines de milliers de gens sont impliqués dans sa fabrication. Plus prosaïquement, quand on prend le métro, on ne le fait pas en mode compétition ; on ne prend pas un bouclier ou une hache le matin pour entrer dans le métro, on entre calmement et cela se passe très bien. Nous sommes très doués en coopération.

Tout cela est inscrit dans notre histoire personnelle : nous avons la caractéristique d'être une espèce vulnérable à la naissance. Non seulement nous sommes vulnérables mais nous rendons aussi notre maman vulnérable pendant quelques mois avant la naissance et pendant quelques années après. Cela fait dire, notamment aux populations d'Afrique, qu'il faut non pas un couple, mais un village pour élever un enfant, ce qui a été l'essentiel de l'histoire humaine pendant 300 000 ans. Les enfants étaient élevés par des tribus

et des villages, plutôt que par des couples, qui sont une invention assez récente dans nos cultures. Les parents et les psychologues savent bien que, dès leur naissance, très vite, les enfants sont des altruistes automatiques. Automatiquement, les enfants savent non seulement comment s'attirer de l'altruisme, mais aussi comment y répondre. On montre par exemple qu'un enfant va spontanément ramasser un objet tombé devant lui, même avant de savoir parler, pour le rendre à celui qui l'a perdu. Fondamentalement, au départ, nous sommes une espèce pro-sociale. Bien entendu, nous sommes aussi une espèce avec une culture qui a le choix. Cette culture, si elle ne soutient pas ces qualités pro-sociales, peut aussi finir par nous en détourner ; mais fondamentalement au départ, on est plutôt assez bons là-dedans.

Une autre leçon importante du vivant avant d'arriver à l'effondrement, mais j'y suis presque, est justement de montrer que, chez toutes les espèces vivantes, quand les conditions se durcissent, la tendance est à une augmentation de la coopération – non pas à une diminution ou un repli sur soi – qui est en fait la meilleure chance de survivre. Cela a d'abord été constaté en botanique : plus les conditions sont dures, moins il y a de ressources, plus les arbres s'entraident. Mais c'est vrai aussi chez une autre espèce – qui est encore une fois la nôtre : plus les crises sont aigües, et plus le comportement dominant qui émerge est l'entraide, voire l'altruisme. Ce qui est observé par les sociologues des catastrophes nous montre qu'en cas de crise, tous les schémas sociaux habituels, toutes les hiérarchies disparaissent, et chacun voit comment il peut sauver son voisin ou sa voisine. Bien entendu, ce n'est pas le comportement de tous, mais c'est le comportement largement dominant. On sait par exemple qu'au Bataclan ou dans les attentats en Belgique, les gens se sont sauvés entre inconnus sous le feu des assaillants, ce qui montre bien, encore une fois, que la loi du plus fort n'est pas nécessairement celle qui domine dans ce genre de situation.

Au contraire – c'est le paradoxe tout à fait bizarre dans la situation d'abondance énergétique dans laquelle nous vivons à l'heure actuelle – la compétition fleurit surtout dans l'abondance, parce que la compétition est comme un sport où tout le monde doit mettre une énergie supplémentaire. Perdre la compétition, quand on est en situation d'abondance n'est pas trop risqué, mais la perdre en situation de pénurie peut faire mourir et on préfère tous, les plantes, les bactéries et les humains, choisir la coopération.

LE CLIMAT

La crise est devant nous. La mère de toutes les crises est le changement climatique. Je me base sur les chiffres de la COP 21 pour arriver en 2100 à une hausse moyenne de la température qui n'excède pas 1,5 à 2°. Le GIEC vient de nous rappeler que, entre 1,5 et 2°, cela fait des différences pour des centaines de millions de gens. Même pour le scénario à 2°, a fortiori 1,5°, il va nous falloir entrer en émissions négatives à peu près autour de 2070. Non seulement il faut décarboner, mais il va falloir que globalement, la civilisation humaine fixe du carbone. Ce n'est pas gagné du tout et une publication dit que les technologies n'existent pas encore ou ne sont pas encore entièrement maîtrisées. Même si elles le sont, le déploiement industriel qu'il faudrait est impossible pour arriver à un tel impact dans le temps qui nous est imparti.

L'accord de Paris, la COP 21, est non contraignant : si vous ne suivez pas vos engagements, cela ne vous pose aucun problème. Les engagements pris à l'heure actuelle nous mènent non pas à 2°, mais à 3,2°. On est loin du compte. Quatre ans après, aucun pays européen ni aucun pays gros émetteur n'a d'ailleurs tenu ses engagements. On est parti pour être déjà au-delà de 3,2°. Les États-Unis, deuxième émetteur, sont sortis de l'accord.

LES DÉPLACEMENTS DE POPULATIONS

Personnellement – et je ne suis pas le seul à le dire – je pense que la fenêtre des 2° est refermée, ce qui nous amène à un monde bien différent. J'en rajoute des couches, excusez-moi, mais c'est encore une fois de la lucidité. Le GIEC vient de nous avertir aussi, ces derniers mois, que des cercles vicieux du climat ont été revus à la hausse : les émissions de méthane du permafrost augmentent plus vite que prévu et également la fonte de la banquise. Cela va aller plus vite encore que ce que le GIEC avait prévu jusqu'ici. Ce qui nous amène, sans être trop pessimiste, à une hausse de température moyenne de 4 à 5° pour 2100, ce qui n'a plus rien à voir avec 2°. Cela nous plonge dans un monde complètement différent, avec des zones littéralement invivables au niveau de la température, de quelques semaines à quelques mois par an.

La zone concernée, d'ici 2050-2060, couvre le sud de la Chine, l'arc indo-pakistanaïse et la péninsule arabique. Les villes côtières seront noyées. Une publication qui date de la semaine dernière montre que trois cents millions de personnes seront concernées d'ici 2050. Cela nous promet des déplacements de centaines de millions, de milliards de personnes. Les migrants actuels, c'est vraiment du pipi de chat comparé à ce qui nous attend. C'est surtout pour eux que ce sera difficile. Par ailleurs, les écosystèmes vont devoir s'adapter à des vitesses de changement climatique auxquels ils ne sont pas du tout préparés. Cela nous promet des écosystèmes et une agriculture en lambeaux et une humanité qui va devoir, dans bien des cas, se déplacer. On peut mettre des digues de vingt mètres devant nos villes mais ce sera peut-être plus malin de se déplacer et de suivre aussi les zones climatiques. Parfois, on souhaiterait l'effondrement de la civilisation industrielle parce que chaque année qui passe voit les émissions augmenter : depuis le début du processus de Kyoto, on a émis autant que toute l'humanité avant nous.

UNE CRISE ÉCONOMIQUE

Il va y avoir la baisse des émissions, donc la baisse d'utilisation des combustibles fossiles. C'est une crise économique programmée parce qu'on n'arrive pas pour l'instant, à découpler l'utilisation des combustibles fossiles du PIB. Cela fait un moment qu'on essaie de le faire mais on n'y arrive pas. Les deux mots d'ordre pour les cent ans à venir, pour la génération future, la génération actuelle et nous tous, ici, dans la salle : il faut sortir des fossiles et surtout entrer dans une adaptation profonde, parce qu'il va falloir à la fois décarboner le plus vite possible et s'adapter à ce qui vient. Ce ne sera pas simple.

Il y a des courbes exponentielles : sur une échelle de temps qui va de 1750 à nos jours, l'accélération depuis la Seconde guerre mondiale est fulgurante. Il ne faut pas être grand mathématicien pour se dire qu'on est mal parti et que, tôt ou tard, cela va décrocher. Cela renvoie à cette fameuse idée qu'une croissance infinie dans un monde fini est une douce illusion d'économiste.

Une prise de conscience est en cours. Edouard Philippe, en juillet, a dit qu'il avait le livre *Effondrement* sur sa table de nuit, que cela le taraudait. Je dois dire que, depuis que je sais que cela le taraude, je n'ai rien vu de très spectaculaire arriver. Mais, bonne nouvelle, cela le taraude. Et par ailleurs, Aurélien Barrau, astrophysicien, a eu une façon très élégante de parler de l'effondrement en disant que nous sommes en train de mettre en œuvre le crash du système planétaire. Il ajoute qu'il n'est évidemment pas trop tard pour éviter que ce ne soit encore pire. On en est là.

La première chose qui nous attend, c'est de se préparer à apprécier la sobriété, à entrer dans la sobriété, la simplicité volontaire qui dit : « *Moins de biens, plus de lien.* » « *La pénurie appelle la coopération.* » C'est la même chose,

au niveau de la réorganisation de tous les changements profonds que nous devons faire d'un point de vue matériel.

DES CHANGEMENTS PROFONDS

Mais il y a aussi une série de changements profonds que nous allons devoir faire dans notre tête et dans nos cœurs. Le premier est de remettre en question les organisations hiérarchiques pyramidales qui n'existent pas dans la nature. Elles ont été inventées avec l'agriculture et la ville, il y a à peu près 10 000 ans. Elles ont montré une redoutable efficacité dans la stabilité, mais par contre, pour des raisons physiques que je ne vais pas discuter ici, elles s'avèrent totalement inefficaces dans les crises et la complexité. Elles encouragent surtout le chacun pour soi et l'inéquité, tout en décourageant la confiance et l'authenticité, c'est-à-dire le contraire de ce qu'il nous faut à l'heure actuelle. Le hiérarchique pyramidal, c'est la recette pour l'inéquité qui, tant au niveau mondial qu'au niveau de nos sociétés moderne, n'a jamais été aussi élevée. Il y a une vraie remise en question à faire, en changeant nos structures, il faut aussi pouvoir revenir à un travail sur l'équité.

La remise en question du patriarcat est parallèle à celle des organisations hiérarchiques pyramidales, ce n'est un secret pour personne. Avec l'idée profonde de l'éco-féminisme, qui rapproche le viol de la Terre et le viol des femmes. Le traitement des femmes dans nos sociétés, depuis 10 000 ans, et le traitement de la Terre est à peu près le même. Il est temps de retrouver en chacun d'entre nous, chez les hommes comme chez les femmes, la puissance de notre féminin intérieur pour pouvoir sortir du patriarcat. L'une des valeurs que je voulais mettre en évidence, c'est le masculin et le féminin en chacun de nous. Comme le dit l'une de mes amies, dans l'intelligence collective cela fait 10 000 ans qu'on met en valeur le fait d'obtenir des résultats, valeur plutôt masculine. Le

«prendre soin» plus féminin, passe derrière pour prendre soin des dégâts provoqués par «obtenir des résultats». Maintenant, il est temps de prendre soin de soi, de prendre soin des autres et de prendre soin de la Terre. Il faut remettre la priorité là-dessus, certainement pour les siècles à venir.

Je terminerai avec une pensée de Vaclav Havel, traduite dans mes mots : actuellement on sort, pour notre bonheur, d'une obligation de résultat. On ne conditionne plus le fait d'être heureux à une obtention de résultat mais simplement par le fait de savoir que ce que l'on fait est juste, pour toi et avec les tribus avec lesquelles on travaille.

Et aussi avec cette image que j'ai prise il y a un mois, dans la forêt, avec mon petit garçon de deux ans. Moment à la fois d'émerveillement et de deuil une fois de plus, que j'ai eu dans cette forêt qui, dans cinquante ans, aura complètement changé. La plupart des arbres seront morts et, j'espère, auront été remplacés par d'autres arbres plus adaptés, si on leur donne un coup de main. Il est grand temps de savoir que nous sommes entrés maintenant dans des temps de changements absolument radicaux et que, du matin au soir, nous ne devrions rien faire d'autre que de nous soucier et de nous engager pour pouvoir vivre le mieux possible ce qui nous attend et qui sera de toutes façons, à la fois difficile et plein de joie. ■